

ENTRETIEN AVEC MARCUS REDIKER

Par YVES CITTON*.

Yves Citton : Vous avez présenté l'écriture de *The Slave Ship: A Human History* (2007) comme une réaction à « la violence de l'abstraction » des études sur l'esclavage, qui ne font état que de chiffres et de données quantitatives (p. 12). Le premier chapitre déploie des « récits » individuels. En France, un grand débat a eu lieu sur l'introduction désastreuse du storytelling à l'américaine : publicitaires, managers et politiciens nous « racontent des histoires » pour nous tromper, les récits peuvent être manipulés en tous sens et seraient des instruments de contrôle et de manipulation... J'ai écrit un livre contre cette attaque réductrice qui vise le storytelling, mais je serais curieux d'avoir votre réponse à la question suivante : votre écriture de l'histoire n'est-elle pas, elle aussi, une manipulation « narrative » du lecteur sous les dehors d'une histoire « humaine », un piège de conteur qui nous éloignerait de l'objectivité « quantitative » et de l'histoire scientifique ?

Marcus Rediker : Ma démarche de conteur n'est pas inspirée par le monde des affaires états-unien, mais plutôt par son adversaire de classe : l'ancienne et digne tradition de la classe ouvrière, incarnée pour moi par mon grand-père qui travaillait dans les mines de charbon du Kentucky et qui était un excellent conteur. L'usage récent du *storytelling* par les publicitaires et les hommes politiques états-unien n'est qu'une manifestation supplémentaire du vampirisme du capital, pour lequel tout est bon à prendre, même s'il s'agit d'une création de ses adversaires, tant que cela lui permet d'étancher sa soif de sang et d'augmenter ses profits.

Tous mes livres relèvent de l'histoire « vue d'en bas¹ », expression qu'a forgée le grand historien de la révolution française Georges Lefebvre. En écrivant sur les marins au long cours, considérés comme les premiers représentants du prolétariat moderne, sur les marins, sur les esclaves, sur ces « équipages bigarrés » qui ont incarné l'Atlantique révolutionnaire, ou encore sur les pirates qui, en mer, ont bâti un ordre social alternatif, je me suis toujours efforcé de recueillir les récits et la compréhension qu'avaient d'eux-mêmes les travailleurs qui ont bâti le monde dans lequel nous vivons.

Je n'accepte pas l'opposition binaire entre « histoire humaine » et « science objective ». *The Slave Ship* est scientifique dans la mesure où il s'appuie sur des sources et des documents, cités et référencés, que tout lecteur ou chercheur peut examiner afin de contrôler la rigueur empirique des interprétations que j'en propose. La sélection des récits est elle-même scientifique. Elle s'appuie sur leurs liens et leur cohérence avec d'autres éléments factuels. J'ajouterais même que certains récits non académiques sont souvent « scientifiques » – ils s'appuient sur des expériences réelles et permettent la plupart du temps d'en tirer des enseignements pratiques,

comme le note Walter Benjamin dans son brillant article « Le Conteur ». Le mot « scientifique » vient de *scientia*, le savoir. Il existe différents types de savoirs, dont certains sont plus dangereux que d'autres. Le savoir le plus subversif, selon moi, est celui que la classe laborieuse a produit pour elle-même alors qu'elle devait affronter des conditions qu'elle n'avait pas choisies.

Les récits de *The Slave Ship* s'appuient sur trente ans de travail à partir d'archives maritimes et judiciaires, de correspondances, de mémoires, d'articles de journaux, autrement dit à partir de tous les documents qui me permettaient de comprendre ce que les personnes présentes sur les négriers pensaient, disaient et faisaient. Ces sources ont été pour moi une manière d'écrire contre les approches qui font disparaître les sujets humains dans un système abstrait, dissimulant par là l'extrême violence sur laquelle était fondé ce système. Le fait que l'on retrouve une bonne part des méthodes d'analyse de l'économie contemporaine dans la manière dont les marchands d'esclaves du XVIII^e siècle écrivaient et pensaient leur activité m'a frappé : ce n'est pas une simple coïncidence.

Pour ce livre, j'ai aussi utilisé des données et des analyses quantitatives, puisées notamment dans la Trans-Atlantic Slave Trade Database, qui fournit des renseignements sur presque 35 000 déportations d'esclaves. En mettant l'accent sur les aspects humains de ce commerce, je n'ai fait que réaffirmer la thèse de l'anthropologue marxiste Eric Wolf : « le monde des hommes constitue une multiplicité, une totalité de processus interdépendants, et les recherches qui décomposent cette totalité et ne parviennent pas ensuite à la reconstituer falsifient la réalité². » La chose est bien connue, a dit Charles Wright Mills, l'empirisme abstrait a une regrettable tendance à décomposer la réalité, à se focaliser sur l'une de ses parties et à prétendre de façon erronée que cette partie est la seule qui compte véritablement. C'est exactement ce en quoi consiste la « violence de l'abstraction ».

YC : Est-ce que, dans cette démarche de résistance à la « violence de l'abstraction », vous percevez une frontière claire entre l'écriture de l'historien et l'art du récit littéraire ? Pour être un historien « humain », ne faut-il pas être un peu romancier ? Les romanciers ne sont-ils pas les seuls historiens « humains » authentiques ?

MR : La frontière entre l'histoire et le récit littéraire s'est brouillée ces dernières années, avec des effets assez mitigés. Le mauvais côté de la chose est que l'analyse structurelle a dans une large mesure déserté l'histoire sociale et culturelle. Par exemple, la « microhistoire », qui s'intéresse aux individus, au temps et à l'espace, sous-estime souvent les

Il existe différents types de savoirs, dont certains sont plus dangereux que d'autres. Le savoir le plus subversif, selon moi, est celui que la classe laborieuse a produit pour elle-même alors qu'elle devait affronter des conditions qu'elle n'avait pas choisies.

Mon souhait serait
que les historiens,
les romanciers, les poètes
et les dramaturges
échangent leurs méthodes
pour explorer les sujets
qu'ils ont en commun.

forces plus larges qui les façonnent. Dans mon travail en cours sur l'histoire de la révolte de l'*Amistad* en 1839, j'explore les histoires d'individus qui allaient se rebeller – comment ils avaient été réduits en esclavage au sud de la Sierra Leone –, mais en mettant l'accent sur la manière dont leur sort était partiellement déterminé par les marchands londoniens, les officiers royaux de Séville, les monarques des régions côtières de l'Afrique de l'Ouest, les marchands d'esclaves de Baltimore, les planteurs de La Havane et le marché mondial du sucre dans lequel tous tenaient un rôle. L'historien doit avoir le regard du romancier sur ses personnages, le décor et les détails éclairants, mais il doit aussi replacer tous ces éléments dans un contexte plus large. Tout bon historien, comme tout conteur de talent, raconte une grande histoire dans une petite histoire.

La narration littéraire peut rapprocher l'histoire des gens ordinaires, la « démocratiser », lui ôter un peu de son caractère élitiste, afin qu'elle soit plus populaire, qu'elle soit accessible au plus grand nombre. De ce point de vue, mes maîtres sont E. P. Thompson et Christopher Hill, tous deux pionniers de l'« histoire vue d'en bas ». Ils sont les auteurs de remarquables histoires humaines, lues par le grand public aussi bien que par les universitaires. Leur succès s'explique parce qu'ils ont fait de la littérature, de la poésie et du folklore des enjeux centraux, et que, de plus, ils écrivaient clairement, avec vigueur et élégance.

En avril 2008, je suis intervenu au séminaire « The Slave Ship in History and Literature » avec Barry Unsworth, l'auteur d'un roman sur le commerce d'esclaves qui a reçu le Booker Prize, *Sacred Hunger*. Nous avons discuté de nos manières de mettre à profit l'écriture et la recherche pour exposer ce sujet difficile aux lectorats de Grande-

Bretagne et des États-Unis, où la mémoire de ce terrible commerce a été largement refoulée. Nous en avons conclu que nos deux projets étaient, en dernière analyse, plutôt similaires, mais que l'imaginaire de l'historien est plus contraint, plus discipliné par les sources et les documents qui ont survécu au temps. Barry avait conduit de très nombreuses recherches, mais au final, il était libre de façonner ses personnages, ses dialogues et ses événements. Ce n'était pas mon cas.

Je travaille en ce moment même avec la dramaturge Naomi Wallace, qui écrit une pièce sur un événement particulier dont traite *The Slave Ship* : la décision prise en 1791 par James DeWolf, le riche capitaine d'un négrier qui fut plus tard sénateur de Rhode Island, d'attacher une femme africaine malade à une chaise et de la hisser par-dessus bord – ce qui revenait à la tuer – afin d'éviter qu'elle ne contamine d'autres esclaves et que les profits de la traversée ne s'en trouvent réduits. Naomi pourrait dire que l'histoire est un art plus élevé que le théâtre, mais il est incontestable qu'elle a toute latitude dans sa pièce pour explorer les dimensions émotionnelles et politiques de cet événement. Mon souhait serait que les historiens, les romanciers, les poètes et les dramaturges échangent leurs méthodes pour explorer les sujets qu'ils ont en commun. Ils produiraient des genres différents mais peut-être complémentaires de savoirs qui enrichiraient notre compréhension du passé et du présent.

Je travaille aussi avec Alessandro Camon, un producteur installé à Los Angeles, et Lions Gate Entertainment à une adaptation de mon livre *Pirates de tous les pays. L'Âge d'or de la piraterie atlantique (1716-1726)*. Il ne s'agit pas d'un documentaire, mais d'une série télévisée, ce qui

EXTRAIT L'HISTOIRE VUE D'EN BAS

Dans son poème *Questions que pose un ouvrier qui lit*, Bertolt Brecht pose les questions suivantes :

« Qui a construit Thèbes
aux sept portes ?

Dans les livres, on donne
les noms des Rois.

Les Rois ont-ils traîné
les blocs de pierre ? »

Il s'agit là de la version poétique de « l'histoire vue d'en bas », une écriture de l'histoire engagée qui se définit par une forte identification de l'historien avec les luttes populaires, et par la volonté non seulement de les relater, mais de les mettre en avant, de les faire

entrer dans la mémoire pour construire un avenir meilleur. L'accent y est mis sur les actions « venant d'en bas » qui touchent la société dans son ensemble : la classe ouvrière fait l'histoire, ses membres sont des « agents », ils ont une activité « autonome » (*self-activity*). En redonnant un sens à des batailles perdues, l'historien peut alors faire du passé notre présent et notre futur.

L'histoire vue d'en bas a vu le jour en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Très proche de la *New Left*, des mouvements sociaux, des luttes ouvrières et étudiantes des années 1960 et 1970 comme de celles des Africains-Américains et des femmes, elle est devenue un mouvement global qui a pris

différentes formes et a endossé divers noms : histoire populaire, histoire sociale, histoire du quotidien, *black history*, histoire des femmes, *subaltern history*.

On ne citera ici que trois des plus importants travaux représentatifs de l'histoire vue d'en bas : *La formation de la classe ouvrière anglaise* d'E. P. Thompson (1963 et 1988 pour la traduction française), *Le Monde à l'envers : les idées radicales au cours de la révolution anglaise* de Christopher Hill (1972 et 1977 pour l'édition française), et *Les Jacobins noirs : Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue* (1938 et 1949 pour l'édition française).

représente un défi pour moi, en tant qu'historien. Notre objectif était de proposer aux spectateurs la première reconstitution historiquement rigoureuse de l'univers de la piraterie à l'écran, autrement dit de substituer l'histoire réelle, avec les aspects les plus durs, les plus sanglants et les plus déchirants de la lutte de classe en mer, à la mythologie hollywoodienne. J'ai commencé par écrire un synopsis qui reprenait mon livre en se focalisant sur une série de personnages historiques et en établissant une intrigue. Tout ce qui figurait dans ce synopsis ne correspondait pas nécessairement à un événement historique réel, mais nous étions tous d'accord sur l'importance, du point de vue de l'exactitude historique, de n'introduire que ce qui *aurait pu effectivement* arriver dans l'univers matériel singulier dans lequel vivaient les marins et les pirates. Tout cela implique de faire bouger les lignes entre histoire et récit.

YC: *Plus encore que les romanciers, les poètes semblent être au centre de votre manière d'entendre et d'écrire l'histoire.*

MR: La poésie occupe effectivement une place centrale dans *L'Hydre aux mille têtes*, un livre que Peter Linebaugh et moi avons écrit sur le prolétariat bigarré de l'Atlantique des années 1600 aux années 1830. On en trouve dans quasiment tous les chapitres, à presque cinquante reprises; le livre commence par un poème de William Shakespeare (*La Tempête*) et s'achève sur les mots de William Blake (« *Tigre! Tigre!* »). Des poètes classiques et célèbres (comme Shakespeare, Milton, Blake et Shelley) y côtoient des poètes prolétaires presque inconnus (Thomas Spence, Joseph Mather et le très prolixe « poète anonyme » – l'un des noms de plume privilégiés par les femmes pendant des siècles). Des poètes contemporains comme Aimé Césaire viennent condenser certains thèmes, comme par exemple celui d'une continuité souterraine de la résistance.

La poésie rapproche l'historien de l'expérience et de la conscience des populations laborieuses et lui permet d'évoquer des personnes, des lieux et des événements de façon dynamique et pluridimensionnelle. Le poète-marin James Field Stanfield a su créer des images mémorables et très frappantes dans son poème épique « *The Guinea Voyage* » et dans ses lettres sur la vie à bord d'un négrier: il y décrit par exemple un second, malade, à deux doigts de mourir, étendu contre l'armoire à pharmacie, ses longs cheveux sales étalés sur le pont. Il dépeint l'effroyable mise en esclavage, les coups de fouets et la mort d'une femme africaine, Abyeda. De telles images arrêtent le lecteur avec la même efficacité qu'un objet surréaliste, dévoilant par les moyens de la poésie d'importantes connexions, relations, parallélismes, harmonies... Christopher Hill a écrit: « *La bonne histoire – romanesque – est comparable à une poésie rétrospective. Il y est question de la vie telle qu'elle est vécue – autant qu'il est*

*possible de la recapturer*³. »

La poésie écrite par des travailleurs est peut-être rare, mais celle que l'on peut trouver dans l'action, dans la résistance des travailleurs est très fréquente, on la trouve presque partout. Mon grand-père m'a aussi appris à la percevoir. J'ai par exemple découvert un poème en un seul mot dans un essai écrit par Silas Told, un marin devenu méthodiste, qui décrit un événement dramatique survenu à bord du négrier *Loyal George* en 1727. Un futur esclave décide d'y mourir en faisant une grève de la faim. Le capitaine, Timothy Tucker, essaie de le forcer à manger. Il le fouette jusqu'au sang. Il menace de le tuer. L'anonyme ne prononce qu'un seul mot, « *adomma* », ce qui signifie: « ainsi soit-il ». Le capitaine Tucker pointe sur sa tempe un pistolet et le somme à nouveau de manger. Là encore: *adomma*. Le capitaine tire et le sang jaillit, mais l'homme se maintient debout et continue de le regarder droit dans les yeux. Le capitaine jure, demande un autre pistolet, et tire sur l'homme une seconde fois. Celui-ci ne s'effondre toujours pas, à la stupéfaction de tous ceux qui assistaient à la scène. Un troisième coup de feu finit par le tuer, mais alors les autres esclaves, inspirés par le traitement infligé à l'homme et par sa résistance inouïe, se révoltent.

Il est impossible de déterminer combien de toutes les personnes qui ont assisté à cet incident ont fait le choix, comme Silas Told, d'en raconter l'histoire, ponctuée par le mot *adomma*. Je suppose que beaucoup l'ont racontée, et reracontée, dans plusieurs langues, dans les plantations, dans les ateliers des villes, sur les docks, sur les navires, pendant des années. Cet homme africain anonyme donne une illustration très précise de la définition de la poésie proposée par Ann Lauterbach: « *La poésie est l'aversion pour ce qui affirme son pouvoir. La poésie est ce qui résiste à la domination*⁴. » C'est une donnée cruciale de l'histoire vue d'en bas.

J'aime l'idée que l'histoire doive être « entendue ». C'était une idée qui a joué un rôle important dans l'écriture de *The Slave Ship*. Je n'ai vraiment commencé à comprendre mon sujet que quand j'ai pu imaginer sa *sonorité* – pas seulement le vent dans la voilure et les grincements des mâts, qui constituent le fond sonore de tous les bateaux faits de bois, mais le terrible claquement du fouet à neuf lanières, les ordres des officiers aux marins aboyés d'une voix rauque, les gémissements ténus des malades et des mourants sous les ponts, les chants funestes des femmes captives, les chuchotements désespérés de la conjuration, en bref, la cacophonie sauvage de l'humain et de l'inhumain à bord du cachot maritime qu'était le navire négrier. Plus je parvenais à me figurer l'atmosphère sonore du navire, plus il m'était facile de le voir, de le décrire et d'en faciliter la compréhension par les lecteurs.

L'intérêt pour la poésie favorise une écoute attentive. Je me souviens de la recommandation d'un de mes professeurs, à l'époque où j'étais

Je n'ai vraiment commencé à comprendre mon sujet que quand j'ai pu imaginer sa sonorité – pas seulement le vent dans la voilure, mais la cacophonie sauvage de l'humain et de l'inhumain à bord du cachot maritime qu'était le navire négrier.

« Continuez à lire jusqu'à ce que vous entendiez des voix. » *Bien qu'à l'époque cette recommandation de mon professeur m'ait fait l'effet d'un encouragement à la schizophrénie, j'ai fini par en comprendre le sens : humanisez les sources, humanisez le récit. Apprenez à écouter.*

étudiant, au sujet des documents d'archive : « Continuez à lire jusqu'à ce que vous entendiez des voix. » Bien qu'à l'époque elle m'ait fait l'effet d'un encouragement à la schizophrénie, j'ai fini par en comprendre le sens : humanisez les sources, humanisez le récit. Apprenez à écouter. Et en effet, même si la restitution de ces voix a été un objectif central de l'histoire vue d'en bas dès ses débuts, les conteurs avaient une avance considérable sur nous.

Dans la mesure où ceux que j'étudie ne se sont pas toujours exprimés au travers de documents de leur propre confection, il n'est pas toujours évident de les entendre. C'est l'éternel défi de l'histoire vue d'en bas. Beaucoup de très bons livres l'ont relevé avec succès. J'ai essayé d'écouter en me concentrant sur le sens des mots. J'ai passé un temps fou à vérifier les significations précises des mots à chaque période dans l'*Oxford English Dictionary*. En tant que spécialiste du XVIII^e siècle, j'apprécie tout spécialement les mots et les significations que l'on trouve dans *A Classical Dictionary of the Vulgar Tongue*, compilé par Francis Grose et publié pour la première fois en 1785. Au cours de l'écriture de *Between the Devil and the Deep Blue Sea*, une étude sur les marins au long cours de la première moitié du XVIII^e siècle, j'avais toujours à portée de main ces merveilles que sont les dictionnaires maritimes pour m'aider à saisir les conditions matérielles, le travail coopératif, les échanges et la conscience des prolétaires de la mer. J'ai aussi été attentif aux discours des marins et à leurs propres

traditions de *storytelling*. L'art de raconter de longs récits est en soi une forme poétique.

YC : *J'ai particulièrement apprécié ce que vous dites du caractère potentiellement « inauthentique » du fameux « récit d'esclave » d'Olaudah Equiano : vous écrivez que même s'il n'a fait que rassembler des récits de victimes « réelles » du négrier (et qu'il ne venait pas lui-même d'Afrique comme il le prétendait), son autobiographie/autofiction n'en est pas moins valable, à partir du moment où elle se fait alors la voix des sans voix, la gardienne d'une histoire commune (p. 109). Quelles sont les conséquences d'une telle position ? L'histoire est-elle transindividuelle par nature ? Sommes-nous tous, ou pourrions-nous tous devenir des passeurs de récits plus larges que notre expérience individuelle ? Est-ce que cela n'ajoute pas une dimension supplémentaire d'avoir vécu sur le négrier (plutôt que de rapporter des discours sur cette expérience) ? Ce questionnement nous renvoie à la recherche récente de Rachel Danon sur l'inexistence de récits d'esclaves en langue française. En l'absence d'un témoignage direct, elle doit travailler sur la manière dont les écrivains européens ont représenté l'expérience des esclaves marrons – et il est évident qu'ils l'ont fait sans avoir été eux-mêmes Africains, esclaves, enchaînés et fouettés. Qu'en serait-il s'il s'avérait que l'auteur de l'autobiographie d'Equiano était un philosophe anglais ?*

MR : Écrire l'histoire – comme se souvenir et faire l'histoire – est très certainement une activité

EXTRAIT PIRATES DE TOUS LES PAYS

Le capitaine et le quartier-maître ne représentent pas l'autorité la plus élevée sur le bateau pirate. Cet honneur revient au conseil commun, qui réunit régulièrement tous les hommes. Les décisions ayant le plus de conséquences sont prises lors de réunions ouvertes où les débats sont houleux [...]. Le principal objectif du conseil consiste à élire les officiers, notamment le capitaine et le quartier-maître, mais également les sous-officiers si un équipage a plus que le nombre minimum d'ouvriers qualifiés, comme des charpentiers par exemple. Un équipage pousse la logique très loin, au point d'élire le second du maître d'équipage ! Le conseil détermine également les lieux où les meilleures captures pourront être effectuées, et le moyen de résoudre tout conflit majeur. Lorsqu'Edward England propose l'attaque de Goa, les hommes se réunissent en assemblée et débattent de

la question, mais ne pouvant se mettre d'accord, ils rebroussement chemin. Ce qui arrive à England et à son équipage n'est pas rare. Les pirates de la base l'emportent souvent contre leurs officiers. Les capitaines Sam Bellamy et Paul Williams en font les frais. Alors qu'ils souhaitent accorder au capitaine marchand Samuel le droit de conserver son bateau une fois la cargaison prise, l'équipage du navire ordonne qu'il soit coulé. La même chose arrive à Edward Low et Francis Spriggs, « vaincus par les votes ». Les pirates décident également des punitions qui sont infligées à ceux qui violent les articles de la charte. Enfin, ils étudient les demandes de libération des hommes mis aux arrêts, accédant parfois à leur requête.

Les décisions prises par le conseil sont sacro-saintes. Même le capitaine le plus courageux n'ose les affronter. Les conseils ont démis un certain nombre

de capitaines et d'autres officiers de leur poste. Thomas Anstis perd sa fonction de capitaine : il est, selon l'expression des marins, « remis au pied du mât », c'est-à-dire qu'il redevient un marin ordinaire sur le bateau qu'il a auparavant commandé. Charles Vane, étiqueté comme couard par son équipage, est démis de ses fonctions [...]. Parce qu'une majorité de l'équipage de Bartholomew Roberts considère que le « vieux pirate » David Simpson est devenu vicieux depuis qu'il est quartier-maître, il est « viré par les hommes ». La démocratie à bord des navires peut paraître étouffante [...]. En réalité, il y a « tellement peu de gouvernement et de subordination » parmi les pirates qu'« ils sont, selon l'occasion, tous capitaines, tous chefs ».

Marcus Rediker, *Pirates de tous les pays*, Paris, Libertalia, 2008, chap. 4.

transindividuelle. Il s'agit à chaque fois d'une entreprise collective. Nous sommes tous des passeurs de la grande et de la petite histoire. Nous étudions et nous apprenons pour étendre l'horizon de notre expérience propre – qui, à elle seule, est limitée –, pour étendre les histoires dont nous sommes porteurs.

L'une des sources d'inspiration de *The Slave Ship* a été la campagne de soutien pour l'ancien membre des Black Panthers, et désormais prisonnier politique, Mumia Abu-Jamal, qui se trouve dans le couloir de la mort depuis maintenant presque trente ans pour un crime qu'il n'a pas commis. Frappé par la surreprésentation des Africains-Américains dans le couloir de la mort aux États-Unis au cours de l'une de mes visites à Abu-Jamal, je me suis mis à réfléchir aux relations historiques qu'entretiennent la race et la terreur. Je me suis rendu compte que je pouvais étudier l'origine de cette relation en m'intéressant au négrier, où la terreur a créé la race. *The Slave Ship* est parti d'un travail militant avec des personnes qui étaient précisément à l'avant-garde de la lutte contre la terreur de classe et de race.

J'ai écrit à propos du négrier sans avoir jamais été enchaîné, fouetté, terrorisé comme l'étaient les esclaves d'Afrique, et sans avoir jamais connu personne qui entre dans ces catégories. Mais j'ai milité au sein d'un mouvement de base qui travaille à l'abolition de la peine de mort racialisée – héritée de l'esclavage –, et j'ai vu de très près ce que le complexe industriel et carcéral états-unien pouvait nous apprendre sur la race et la terreur. J'ai pris une décision en conséquence : utiliser ces expériences pour en apprendre autant que possible sur ceux et celles qui vivaient sur les négriers, pour écrire leur histoire. Cela voulait dire vivre avec l'horreur et l'abjection pendant quatre années et la raconter avec autant de vivacité et d'authenticité que je le pouvais. « *Make it real to the people* », comme dirait Mumia.

Un jour, j'ai appris qu'une salle de ventes avait mis aux enchères une paire d'entraves utilisée sur un négrier. Ces chaînes avaient été trouvées dans une plantation de Caroline du Sud, et dataient des années 1780. Je me suis posé beaucoup de questions. Devais-je acheter ces entraves au risque de participer au « marché » de si funestes instruments ? Devais-je m'y refuser ? J'avais déjà vu de telles chaînes dans les musées, mais je n'en avais jamais eu dans mes propres mains. J'ai donc décidé d'acheter ces fers, en pensant que cette acquisition m'aiderait à comprendre mon sujet.

Quand j'ai reçu ces chaînes, je les ai prises avec moi partout où j'allais pendant à peu près une semaine. J'ai pu voir leur conception, à la fois simple et malveillante, sentir leur texture et leur poids, entendre leur bruit. J'ai vu l'oxydation laissée par le frottement des chevilles qui avaient été enserrées dans ces attaches de fer. Je pouvais même voir combien la tige qui tenait ces attaches

pouvait blesser le tendon d'Achille des personnes qu'on avait réduites en esclavage ; combien il était douloureux de se déplacer, même de façon concertée, avec la personne à laquelle on était attaché. Je pouvais imaginer les irritations provoquées par le fer sur les chairs anémiées durant les longues semaines de traversée de l'Atlantique. Ces chaînes m'ont rendu cette thématique plus palpable encore. Quand j'ai fini mon livre, j'ai fait don de ces entraves à un musée, en stipulant qu'elles devaient être installées de telle sorte que les visiteurs puissent les toucher et les « ressentir ». Les artefacts matériels sont eux aussi porteurs d'histoires.

Si l'histoire d'Equiano avait été écrite par un philosophe britannique – si le philosophe en question s'était rapproché de ceux qui ont fait l'expérience du commerce d'esclaves et s'il avait prêté une oreille attentive à leurs récits –, je l'aurais utilisée de la même façon. L'abolitionniste anglais Thomas Clarkson a fait quelque chose comme ça : il a voyagé des milliers de kilomètres à cheval dans différentes villes portuaires de Grande-Bretagne pour trouver des marins impliqués dans le commerce d'esclaves et recueillir leurs récits. Les marchands de Liverpool ont essayé d'assassiner Clarkson pour avoir osé faire la collecte d'un si dangereux savoir de classe, mais ils ont échoué, et, en essayant d'intenter à sa vie, ils n'ont fait que renforcer sa détermination à trouver d'autres marins pour poursuivre son travail. La manière dont ces marins ordinaires ont éduqué Clarkson, et dont ce dernier a alors pu se saisir de ces expériences pour en éduquer d'autres, a joué un grand rôle dans ma propre compréhension de l'histoire. Très concrètement, ce jeune homme aisé, diplômé de Cambridge, est devenu le gardien d'un terrible héritage, une sorte de griot – ces dépositaires de la tradition orale en Afrique occidentale – de ce qu'on a pu appeler la « tribu des marins », exactement comme Equiano a fait avec les esclaves.

YC : *Dans votre tentative de restitution du « corps prolétaire » dans L'Hydre aux mille têtes, je vois l'intention de recomposer les organes disjoint d'un corps qui existait déjà au XVII^e et XVIII^e siècles – tandis qu'une certaine orthodoxie voudrait dater son apparition au XIX^e siècle. Vous montrez qu'un nombre incalculable de mécanismes de pouvoir ont essayé de « séparer » des personnes dont la coopération et la solidarité étaient perçues comme un danger potentiel, mais peut-on réellement parler d'un « corps prolétaire » ? En d'autres termes : est-ce qu'il y a bien une seule hydre derrière ces mille têtes ? Quel est l'intérêt d'affirmer une telle unité ? Est-ce que cette hypothèse nous permet de mieux saisir et de mettre à profit l'unité du « prolétariat » du XXI^e siècle ? Est-ce que l'art du storytelling n'est pas précisément ce dont on a besoin pour reconstituer l'unité d'un corps prolétaire du passé – pour construire celui du futur ?*

Frappé par la surreprésentation des Africains-Américains dans le couloir de la mort au cours de l'une de mes visites à Abu-Jamal, je me suis mis à réfléchir aux relations historiques qu'entretiennent la race et la terreur.

MR : Quand nous avons étudié le prolétariat de l'Atlantique des XVII^e et XVIII^e siècles, Peter Linebaugh et moi avons vu les classes dominantes européennes, avec leur éducation classique, se représenter comme Hercule combattant une « hydre aux mille têtes », alors qu'ils posaient les jalons du système capitaliste global. Les têtes de l'hydre étaient composées des bandes insoumises de serviteurs européens sous contrat, d'Africains réduits en esclavage, de soldats et de marins mutins, de femmes échevelées, de religieux radicalisés, d'émeutiers urbains, de travailleurs d'industrie grévistes, et de bien d'autres encore – un équipage très bigarré. Les dominants mettaient en scène un monstre mythique afin de rendre compte, pour eux-mêmes, de la réalité de cette résistance mobile, diverse, en perpétuel changement – et l'allégorie du démembrement d'une créature leur a servi d'analogie pour mettre en place un processus social disciplinaire. Le problème auquel ils ont dû faire face est que les décapitations sanglantes ne fonctionnaient pas toujours. Comme le mythe le stipule d'ailleurs, les dominants coupaient une tête ici, il en repoussait deux autres ailleurs. Ce qui était au départ une métaphore venue d'en haut est donc devenu un concept pour comprendre, par le bas, cette circulation de la résistance d'un groupe et d'un espace social à un autre.

La genèse du corps de cette hydre s'explique par le processus fondamental dont toutes les têtes ont eu à souffrir d'une manière ou d'une autre : l'expropriation de la terre, ou ce que Karl Marx appelait « accumulation primitive ». Le propriétaire se mettait à enclore son terrain, forçant le paysan irlandais à errer sur les routes et les chemins pour survivre. Les rois côtiers africains, alliés des marchands européens, organisaient des expéditions militaires pour réduire en esclavage la plèbe et la vendre aux négriers. L'appropriation des terres, la dépossession légalisée et la guerre ont créé les prolétaires dont le travail, dans de nouveaux agencements coopératifs, allait être redéployé dans d'autres lieux et exploité à travers tout l'Atlantique, pour nourrir l'économie capitaliste

naissante. Le chemin vers le travail, salarié ou non, au service du marché mondial, était jalonné de potences et de fouets. Le corps collectif était ainsi formé par le double processus d'expropriation et d'exploitation.

Ce que nous avons découvert, c'est que ce corps a été démembré par les concepts modernes de classe, de race et de nation, et que ces derniers ont obscurci les modes d'unité et de connexion tant du passé que du présent. Notre histoire a été enterrée, comme l'a écrit Peter, dans les cryptes funéraires de l'économie, de la nation et de l'ethnicité. Pour retrouver cette histoire cachée de la résistance transnationale, nous devons remonter à un temps où n'avaient pas encore cours les définitions modernes de la classe (industrielle), de la race et de la nation. L'un de nos objectifs principaux en écrivant ce livre était de suggérer que les travailleurs n'ont pas toujours été aussi divisés qu'ils ont pu le paraître. Il n'est peut-être pas inutile de savoir que des hommes et des femmes de couleurs et de cultures diverses ont lutté ensemble à différents moments du passé, contrairement à ce que nous pousse à penser le sens commun actuel quant à ce qui était politiquement possible. Il nous a semblé aussi nécessaire de rappeler que nous devons presque toutes nos idées d'importance et de valeur dans la perspective d'une politique d'émancipation à une ou même à plusieurs luttes du passé. Nos conceptions pratiques de l'égalité, de la démocratie, du communisme et de l'abolitionnisme ne sont pas nées dans le cerveau de philosophes ou d'hommes d'État, mais plutôt des actes de la classe laborieuse, lesquels ont en retour souvent inspiré les philosophes et politiciens dissidents et parfois même dominants. Peter et moi voulions montrer que le prolétariat a une histoire intellectuelle, plusieurs idées anciennes et d'incessantes innovations à son actif, et que les histoires qui le traversent et le constituent pourraient être utiles aux luttes qui sont les nôtres aujourd'hui. La mondialisation capitaliste est vieille de plusieurs siècles. Notre résistance aussi. ■

(Entretien traduit par Félix Boggio.)

RENCONTRES AVEC MARCUS REDIKER

Le **mercredi 16 novembre 2011**, de 9 h 45 à 12 h 30, à l'Université Paris Ouest-Nanterre, bâtiment B, salle des conférences. Organisée par le CHISCO et par Revolution-française.net.

Le **samedi 19 novembre 2011** à 17 heures à la CNT, 33 rue des Vignoles à Paris XX^e. « Sous le drapeau des pirates », soirée de projection, débat, concert avec Marcus Rediker organisée par les Éditions Libertalia.

Le **jeudi 17 novembre 2011** à 19 heures au Lieu-Dit, 6 rue Sorbier à Paris XX^e. Rencontre avec Markus Rediker organisée par la RDL.

OCCUPY CHICAGO

STANDING TOGETHER AGAINST CORPORATE GREED
JOIN US NOW AT JACKSON & LASALLE



WE ARE THE 99%

Occupychi.org • @OccupyChicago • #occupychi
Occupywallst.org • #OccupyWallSt • Occupytogether.org • #OccupyTogether